

Diasporas et numérique : une opportunité pour la recherche historique

Giampaolo SALICE

Traduction de l'italien par Stefania MARSURA, revue par Mathieu GRENET

Un vaste débat multidisciplinaire définit les diasporas comme des pléiades de formations communautaires, à la fois interdépendantes et singulières, dont chacune est centrée sur des identités contingentes et interpersonnelles, reliées entre elles par des liens variables et stratifiés. Ces communautés sont constituées d'étrangers, c'est-à-dire d'individus et de groupes exogènes qui circulent entre des territoires différents et des conditions juridiques soumises à une perpétuelle renégociation. La précarité et la fluidité constituent en cela les principaux éléments de ces constructions socioculturelles, lesquelles laissent durant toute leur existence des traces sur une large variété de supports médiatiques, depuis les documents d'archives jusqu'aux objets d'art, en passant par les vestiges archéologiques, les formes architecturales et monumentales, ou encore la toponymie. La dématérialisation des archives, des bibliothèques et des collections multimédias accroît la dispersion de ce matériau en augmentant le nombre et la capacité des espaces disponibles à sa conservation/publication, tandis qu'elle augmente en même temps la quantité des données disponibles pour l'enquête historique.

Pour étudier la diaspora, un recellement ponctuel de ces traces peut s'avérer nécessaire, notamment afin de reconstituer les relations et les liens qui ont structuré et caractérisé ce phénomène, tout en les

distinguant d'autres formes de migration. La qualité de cette reconstruction, en retour, influe sur l'interprétation historiographique de l'objet étudié : les méthodes et les outils employés ont donc une signification et une portée heuristique. C'est sur cette étroite ligne de faille que le thème des diasporas s'articule à celui de l'histoire et des humanités numériques.

À l'origine, l'expression « histoire numérique » renvoyait principalement aux réflexions menées sur l'impact des méthodes et des outils numériques sur la recherche historique, et par conséquent sur les chercheurs. Dans son article désormais célèbre, publié le 8 mai 1968 dans *Le Nouvel Observateur*, Emmanuel Le Roy Ladurie écrivait : « L'historien de demain sera programmeur ou il ne sera pas¹ ». Cette affirmation provocante recelait une intuition qui, plus d'un demi-siècle plus tard, et au vu de la transition numérique que nous connaissons, apparaît presque prophétique. En effet, dans la société contemporaine, tous les historiens sont désormais devenus des historiens numériques, car – tout comme les autres citoyens – ils ne peuvent pas ne pas utiliser au quotidien, de manière systématique et de plus en plus articulée, ordinateurs, programmes et autres bases

1. Emmanuel Le Roy Ladurie, « La fin des érudits », *Le Nouvel observateur* [en ligne], 8 mai 1968. URL : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb34348929d>

de données, ainsi qu'une très large variété de ressources informatiques accessibles aussi bien depuis les réseaux qu'à partir des ordinateurs portables. Aujourd'hui, il est techniquement difficile, et même à maints égards impossible, de mener des recherches non seulement *offline* et sans Internet, mais aussi sans ordinateurs ou appareils mobiles, sans bases de données électroniques, voire sans portails Web et réseaux sociaux. Le recours aux ordinateurs n'a pas « seulement » transformé nos vies quotidiennes : il a également bouleversé l'ensemble de la géographie de la production et de la discussion intellectuelles, et par conséquent du débat public. Le public a aussi changé : des personnes que l'ère analogique avait éloignées voire exclues de la lecture et de l'écriture y sont désormais massivement revenues². Les espaces de la participation à la discussion publique se sont ainsi élargis, tandis que l'accès à des sources d'information toujours plus vastes est aujourd'hui considéré comme une valeur civique, voire un bien public. Au même moment, la progression massive des réseaux sociaux a déclenché des processus généralisés de transfert (*displacement*) virtuel, en mesure de bouleverser les formes de conscience de soi et les pratiques traditionnelles d'autodéfinition, que ce soit au niveau individuel ou collectif³. Des nouvelles communautés virtuelles se sont structurées, dont les frontières sont fluctuantes et dont la structure interne a pris une forme réticulaire : elles se développent autour de valeurs transmises et négociées *via* l'outil numérique.

2. Serge Noiret, « Prefazione. Homo digitalis », in Deborah Paci (dir.), *La storia in digitale: teorie e metodologie*, Milan, Unicopli, 2019, p. 9-18.

3. Arjun Appadurai, *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001.

On a pu qualifier ce « nouveau monde » de « diasporas numériques⁴ ».

Autrefois réservé à des groupes minoritaires, le *displacement* constitue désormais une expérience quotidienne pour la plupart de gens. Il impacte aussi fortement la recherche. Le lien des historiens avec les dépôts d'informations « physiques » a changé, et il est désormais possible de fouiller des centaines – voir des milliers – d'ouvrages, de documents, ou d'objets d'art depuis chez soi, et donc sans se rendre personnellement aux archives, aux musées, ou dans les bibliothèques.

Cette transformation a été accueillie tantôt avec enthousiasme, tantôt avec un sentiment (du reste compréhensible) de désarroi : de fait, une grande partie des chercheurs actuels n'ont pas été formés à mener leur recherche dans cet environnement numérique. La question possède une portée heuristique évidente, puisque, pour paraphraser Marc Bloch, une société qui prétend respecter les sciences doit en connaître les instruments⁵. Or, on ne saurait nier qu'une partie au moins des chercheurs en sciences humaines et sociales

4. Kerstin B. Andersson, "Digital Diasporas: An Overview of the Research Areas of Migration and New Media through a Narrative Literature Review", *Human Technology*, vol. 15, 2019, n° 2, p. 142-180; Sandra onzanesi, "Digital Diasporas: Postcoloniality, Media and Affect", *Interventions*, vol. 22, 2020, n° 8, p. 977-993. Certains chercheurs emploient la même expression pour indiquer le rôle que jouent les nouvelles technologies numériques dans la fabrication de communautés liées par des nouvelles relations, et situées dans d'autres pays. Voir Sheng Ding, "Digital Diaspora and National Image Building: A New Perspective on Chinese Diaspora Study in the Age of China's Rise", *Pacific Affairs*, vol. 80, 2007, n° 4, p. 627-648. Sur les diasporas numériques voir aussi *The e-Diasporas Atlas* [en ligne], 2012 consulté le 2 avril 2022. URL : <http://www.e-diasporas.fr/>

5. Marc Bloch et Guisepe Gouthier, *Apologia della storia, o, Mestiere de storico*, Turin, Einaudi, 1998. Cité in Roberto Testa, « Modelli, campo e prospettive della Digital History », *DigitCult - Scientific Journal on Digital Cultures*, vol. 5, 2021, n° 2, p. 73-88.

recourent aux algorithmes et aux applications numériques avec une faible distance critique : c'est d'ailleurs l'un des points importants sur lesquels la nature même de l'histoire numérique est actuellement en train de changer. Sous cette expression, on regroupe et désigne aussi bien des méthodes visant à générer un récit historique hypertextuel et de nouveaux formats en ligne⁶, que l'espace disciplinaire qui, tout en expérimentant des formes d'hybridation entre les méthodes de recherche traditionnelles et les nouveaux outils numériques, questionne les retombées épistémologiques de cet usage. Il en résulte un champ d'expériences à la fois déjà vaste et en expansion, lesquelles pourraient être exploitées pour structurer l'étude des diasporas historiques de manière critique.

Les diasporas sont des phénomènes polycentriques et multiscalaires, dont l'étude doit prendre en compte les multiples liens entre les individus et les groupes qui les composent. Ces interactions ne sont pas immuables mais fluides : elles évoluent au fil du temps, en fonction des différents objectifs (sociaux, économiques, politiques, etc.) que les acteurs poursuivent⁷. La connectivité constitue un élément caractéristique des diasporas et – bien que celles-ci ne puissent être réduites à des ensembles des réseaux entre individus et groupes – l'analyse de réseaux appliquée aux études historiques peut contribuer à fournir une représentation qualitative des différents circuits de relation parmi lesquels les membres d'une diaspora opèrent dans un contexte spatial et temporel donné. Un réseau naît du besoin de trois individus – au moins – de partager et/ou

d'échanger une ou plusieurs ressource(s), lesquelles peuvent être matérielles, informatiques, logistiques, etc. Il est donc animé par des acteurs qui ont un objectif commun, qui se mettent en relation pour l'atteindre, et qui se peuvent interrompre cette relation lorsque cet objectif est atteint. De la même façon, les individus et les groupes qui composent une diaspora peuvent intégrer ces réseaux pour satisfaire des besoins spécifiques. Grâce à ces connexions, la diaspora sort d'elle-même, se connecte à des opérateurs et des agents extérieurs, et échange des ressources avec d'autres acteurs sociaux ou politiques des territoires et des espaces dans lesquels elle est présente. L'étude des réseaux permet donc de suivre sur plusieurs échelles des trajectoires individuelles et collectives, et ainsi de renverser l'image classique, à la fois uniforme et stéréotypée, des diasporas⁸.

Les outils numériques, qui ont renouvelé l'étude des réseaux historiques⁹, nous aident à représenter graphiquement les différents niveaux de relation entre individus et groupes d'une diaspora. Des logiciels comme Gephi¹⁰ et Cytoscape¹¹ permettent de représenter graphiquement les relations tirées des actes notariés, des registres paroissiaux, des registres de commerce, des livres des comptes, des affaires judiciaires, etc. L'ensemble de ces liens constitue le réseau – ou les réseaux – au sein duquel opèrent les individus, les familles et les groupes étudiés. Chaque

6. Edward Ayers, "The Pasts and Futures of Digital History", *History News*, vol. 56, 2001, n° 4, p. 5-9.

7. Anouche Kunth, « Villes et diasporas : empreintes, empreintes, expériences », *Diasporas. Circulations, migrations, histoire*, 2016, n° 28, p. 9-17.

8. Pour un examen critique de cette image, voir Mathieu Grenet, *La Fabrique communautaire : les Grecs à Venise, Livourne et Marseille, 1770-1830*, Rome/Athènes, Écoles françaises de Rome et d'Athènes, 2016.

9. *Networks in Historical Research | The Historian's Macroscope: Big Digital History*, (15/3/2016), consulté le 12 avril 2022. URL : https://web.archive.org/web/20160315224539/http://www.themacroscope.org/?page_id=308

10. *Gephi - The Open Graph Viz Platform*, Gephi, 3/2022.

11. *Cytoscape Core: Building Guide*, Cytoscape Consortium, 6 avril 2022.

individu constitue un nœud, auquel il est possible de connecter d'autres nœuds/individus *via* des lignes appelées "edges". Les nœuds comme les liens peuvent être configurés pour changer de couleur, de taille, ou d'autres caractéristiques, en fonction du type et/ou de la quantité des relations (familiales, politiques, commerciales, etc.) dont ils participent. On peut aussi représenter des relations multi-niveaux et polycentriques, sur la base de champs descriptifs préalablement définis pour décrire l'individu, le groupe et les relations qu'il entretient. Cela nécessite de se confronter à la question cruciale de la manière dont nous catégorisons les sujets : en fonction de leur pays d'origine, ou du/des lieu/x où ils s'installent ? En fonction de leur croyance religieuse, et le cas échéant comment ? Quelles typologies de relations décide-t-on de retenir et de prioriser ? Pourquoi certaines et pas d'autres ? Ce choix dépend-il des données dont le chercheur dispose, ou bien de sa propension à privilégier l'analyse de certains aspects, au risque d'en négliger d'autres ? Le choix des données numériques constitue donc un élément central de la démarche heuristique de l'historien. Outre les sources qui décrivent des relations, d'autres documentent des événements spécifiques et des conditions juridiques particulières : c'est par exemple le cas des statuts communautaires, des mesures administratives, des actes de loi, des jugements ou encore des accords spéciaux. Il s'agit d'une documentation essentielle pour étudier les diasporas, lesquelles se prêtent à une dématérialisation et à une recontextualisation numérique. Cette recontextualisation peut s'effectuer assez aisément à travers des métadonnées et des méthodes de classement, grâce à des outils tels que le *content manager Omeka*¹².

12. *Welcome to Omeka*, Omeka, 2 mars 2022.

Chaque objet peut être géolocalisé et relié à d'autres sources numérisées, grâce à des hyperliens ou des étiquettes (*tag*). D'autres outils comme Transkribus exploitent l'intelligence artificielle pour reconnaître l'écriture manuscrite – comme le fait l'OCR (*Optical Character Recognition*) avec les textes imprimés – et permettent de transformer de manière semi-automatique des documents manuscrits en textes géographiques par les éditeurs de texte¹³.

La dématérialisation sert également à extraire des informations d'autres types de supports tels que les peintures, sculptures, éléments d'architecture et objets d'art, lesquels contiennent souvent des informations utiles à l'analyse des communautés diasporiques. Qu'on pense par exemple au rôle joué par les lieux de culte au sein des « nations » étrangères et des communautés diasporiques : en leur sein sont recueillis des actes de dévotion, des mémoires personnelles et des objets symboliques qu'il est possible de se procurer numériquement, puis de connecter virtuellement à d'autres informations issues des recherches archivistiques et bibliographiques. L'extraction des données constitue une opération complexe lorsque le chercheur est confronté à d'importantes séries documentaires, comme les registres fiscaux, les matrices cadastrales, les inventaires de contribuables, les listes de membres ou de confrères, les rôles d'officiers, etc. Mais là encore le recours aux techniques informatiques peut se révéler utile : les méthodes de *text mining* permettent ainsi d'extraire des informations de manière massive et automatisée à partir de documents transcrits¹⁴.

13. Philip Kahle, Sebastian Colutto, Günter Hackl et Günter Mühlberger, *Transkribus, A Service Platform for Transcription, Recognition and Retrieval of Historical Documents*, 2017, p. 19-24.

14. Ching-man Au Yeung et Adam Jatowt, *Studying How the Past is Remembered: Towards Computational*

Une fois classées et transcrites, les métadonnées peuvent être organisées aussi bien dans le temps (avec des frises chronologiques) que dans l'espace (avec des cartographies numériques). La lecture spatialisée des données est essentielle pour l'historien, et plus encore pour qui étudie les diasporas, car elle augmente considérablement la fonction informative des données, et influence de manière déterminante leur interprétation. De nombreux outils informatiques permettent de spatialiser les données, mais le plus puissant est sans aucun doute le SIG (Système d'information géographique). Une tradition d'études géohistoriques récente, mais déjà solide, a montré que le SIG permet de stocker et de géoréférencer des données provenant de sources hétérogènes, facilitant ainsi la comparaison entre plusieurs niveaux d'informations et différentes échelles spatiales¹⁵. La réalisation et l'exploitation de cartographies numériques impliquent de pouvoir positionner les informations sur les espaces auxquels elles se rapportent. L'espace devient ainsi un moyen d'ordonner une base de données structurée. La création d'un espace d'information géographique peut couvrir des espaces aussi bien vastes (régions, frontières, États, océans) que réduits (limites entre villages, quartiers, etc.), voire très réduits (habitations, lieux de culte, places, etc.), en y intégrant toutes les informations collectées, quel que soit le support sur lequel elles étaient initialement déposées. Le SIG permet ainsi de restituer aux lieux leur caractère multidimensionnel, c'est-à-dire de les lire non pas dans une perspective statique,

mais comme des systèmes d'espaces, qui se transforment en fonction des forces sociales, institutionnelles, et économiques qui les traversent et les investissent. Le SIG permet aussi de jouer sur les échelles d'observation et d'analyse, d'exploiter le potentiel analytique de la complexité, et de construire des interprétations ouvertes, car toujours susceptibles d'être mises à jour et intégrées avec d'autres sources et des nouvelles découvertes.

Cette contribution ne peut que proposer un aperçu synthétique et partiel des possibilités offertes par les outils et les méthodes numériques pour l'étude de phénomènes historiques complexes comme les diasporas, dans un contexte général soumis à de très fortes pressions technologiques. L'emploi des ordinateurs, des bibliothèques numériques et de masses potentiellement illimitées de données impose de restructurer les réseaux de recherche, notamment en direction de la création de nouveaux centres où expérimenter/enseigner l'intersection entre les humanités et l'informatique. En s'unissant et en collaborant, ces nouveaux pôles génèrent des réseaux et des écosystèmes hommes-machines qui nécessitent de nouveaux types de chercheurs (et d'historiens), lesquels soient capables de mobiliser les méthodes et les savoirs hérités du passé dans un monde profondément marqué par l'essor du numérique. Dans ce monde en mutation, il apparaît nécessaire de relever le défi d'une recherche conçue et menée à travers des méthodes numériques : non seulement pour apporter des réponses neuves ou plus efficaces aux questions fondamentales qui se trouvent à la base de toutes les recherches, mais également pour construire un système de connaissances capable de résister à la puissance dispersive qu'une utilisation irréfléchie des nouveaux médias contient en germe. La soi-disant « révolution numérique » donne forme à des systèmes de gestion de l'information

History through Large Scale Text Mining, (24/10/2011), p. 1231-1240.

15. Massimiliano Grava, Camillo Berti, Nicola Gabellieri et Arturo Gallia, *Historical GIS: Strumenti digitali per la geografia storica in Italia*, Trieste, EUT Edizioni Università di Trieste, 2020.

de type vertical (*top-down*) qui ne respectent pas toujours les règles et les procédures qui ont été formulées par le passé pour garantir la conservation des informations, ainsi que le droit du public à y accéder librement. C'est en acceptant le défi posé par ce « système » que les praticiens des sciences humaines – et parmi eux les historiens – peuvent devenir des membres actifs (*influencers*) d'un processus visant à défendre et à réaffirmer l'intérêt des méthodologies traditionnelles. Et c'est en acceptant de se confronter aux problèmes pratiques et aux conséquences épistémologiques d'une recherche recourant aux outils et aux méthodes numériques, qu'on peut contribuer efficacement, et avec la nécessaire distance critique, à la constitution de nouvelles communautés de savoir plus accessibles, évolutives, et horizontales.

Le recours aux algorithmes impose une série de réflexions méthodologiques et taxonomiques, essentielles pour donner une orientation, un sens et une valeur à la recherche. Au niveau méthodologique, il est important de clarifier les parcours de la dématérialisation, de recontextualisation et de mise en relation des informations collectées et mobilisées pour la recherche, de la même façon que, pendant l'ère analogique, il était fondamental d'explicitier la source des informations, ainsi que la méthode permettant de les étudier et de les

mettre en relation¹⁶. Une telle démarche est d'autant plus cruciale pour l'étude des diasporas, qui constitue un champ de recherche dont les sources dispersées, éparpillées et fragmentaires, reflètent la condition des acteurs individuels et collectifs qui ont habité et modelé cette forme spécifique de circulation collective. Les témoignages fournis par les diasporas ont par ailleurs une forte dimension translocale : afin de les étudier, il est donc souvent nécessaire de mobiliser des sources situées dans différents pays, et organisées selon des logiques différentes de conservation et d'archivage, et avec des niveaux différents d'accès et d'utilisation. Leur organisation et leur recontextualisation grâce à l'outil numérique peuvent aider les historiens des diasporas à renouer les fils de la dispersion documentaire, en donnant vie simultanément à des plateformes de conservation, d'intégration et de publication des données recueillies. En retour, l'étude numérique des diasporas peut constituer un champ d'expérimentation utile, non seulement aux spécialistes, mais aussi à toutes celles et ceux qui explorent le domaine, à la fois vaste et transdisciplinaire, des humanités numériques.

16. Sur la nécessité de rendre transparents les travaux numériques de recherche, voir *The Peril and Promise of Historians as Data Creators: Perspective, Structure, and the Problem of Representation* – [bracket] [en ligne], consulté le 20 avril 2022. URL : <http://www.6floors.org/bracket/2019/11/24/the-peril-and-promise-of-historians-as-data-creators-perspective-structure-and-the-problem-of-representation/>

Giampaolo SALICE est chercheur titulaire en histoire moderne à l'Université de Cagliari. Il a obtenu son doctorat en histoire à l'Université de Rome La Sapienza. Ses recherches actuelles portent sur la relation entre les diasporas et la colonisation interne dans la Méditerranée moderne. Il est l'auteur d'une monographie : *Colonizzazione sabauda e diaspora greca* (2015), éditeur d'un volume *La Terra ai forestieri* (2019), ainsi que de plusieurs articles « Spazi

Diasporas et numérique : une opportunité pour la recherche historique

sacri e fondazioni urbane nel Mediterraneo delle diaspore », *Storia Urbana* (2018, n° 159). Il est le responsable scientifique de plusieurs programmes de recherche dont *L'Atlas numérique de l'histoire maritime de la Sardaigne* (2021, n° 23). En 2018, il a fondé LUDiCa (Laboratoire d'humanités numériques de l'Université de Cagliari).